

Martine Broda,
au moment même de l'été...

Dans une lettre du 23 juin 1962 à Erich Einhorn, Paul Celan écrivait : « Je n'ai jamais écrit une ligne qui n'ait eu à faire avec mon existence. Tu vois, je suis réaliste, à ma façon. » Entre le « pur subjectif » et le « pur objectif », il y aurait, comme Martine Broda l'a démontré dans *l'amour du nom*¹, le « pur lyrisme » qui n'est pas simplement la poésie, mais « quelque chose de beaucoup plus primitif et inaccessible » (Philippe Lacoue-Labarthe). Penser alors à Sappho, à une lyrique perdue, à la lyrique amoureuse des Troubadours, de Dante et Pétrarque, à la *Délie* de Scève, à Nerval, à Baudelaire et à Jouve, à Rilke, au *Fou d'Elsa* d'Aragon, à Tsvétaïeva, à bien d'autres encore. Les poésies de Martine Broda ont mûri à la lumière des plus grands lyriques et doivent être découvertes à la lumière de cet été, *l'ekphanestaton*, de ce qui vient au jour et qui n'est pas simplement la poésie, mais « quelque chose de beaucoup plus primitif et inaccessible », quelque chose qui, justement, aurait à faire avec sa propre existence.

« Où est l'été, l'inimaginable été zéro ? » questionnait le poète T.S. Eliot dans *Little Gidding* (qu'a traduit Martine Broda). Bien avant celui-ci, Hölderlin, dans un poème intitulé *An die Parzen* (Aux Parques), semblait implorer l'été zéro des grecs : « Un seul, un seul été, faites-m'en

¹ *l'amour du nom*, essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse, en lisant en écrivant, Librairie José Corti, 1997.

don, Toutes-Puissantes ! / Un seul automne où le chant
en moi vienne à mûrir, / Pour que mon cœur, de ce
doux jeu rassasié, / Sache se résigner alors, et meure. »
(Traduction G. Roud). La lumière grecque de
l'ekphanestaton est celle de l'être éblouissant qui contient
non seulement la brillance du jour, mais aussi la lumière
qui surparaît par rapport au jour, un surcroît de lumière
qui, en même temps qu'il surbrille, éblouit et aveugle.
Elle est « épiphanie », au sens même où Martine Broda
écrit :

La poésie est épiphanie
je le dis comme Rilke et Juarroz l'on dit
celle-ci, hic et nunc, commence pour moi à Marseille²

La poésie est « ici et maintenant », une épiphanie, « la
fulguration du *Jetztzeit* », qu'elle soit sacrée (« il est passé
le temps messianique ») ou profane : « l'illumination
déchirante et brève est tout ce qui nous reste », note
Martine Broda dans *le nom de l'amour*. Elle est épiphanie à
la manière d'une lampe qui surbrille dans le jour et
transfigure, de façon sublime, des lieux, des êtres
connus, rencontrés et aimés par elle. L'amour du nom
est l'amour des noms propres, du nom propre de l'autre
comme objet *a* du désir, lequel ne se laisse jamais
confondre avec le A de l'Autre, car c'est toujours de la
personne vivante et réelle dont Martine Broda se
souvient, d'instant vécus, d'impressions passagères,
« passées dans le mot été, dans le vide d'être ».

² *Poèmes d'été*, Flammarion, 2000.

Quels que soient la douleur de la perte et de la disparition, le sentiment d'absence et du manque de l'autre, l'épiphanie est aussi une action inverse, une inversion plutôt qu'un renversement, qui se transforme en tendresse et en joie. Cette métamorphose de la « chose » □ pour les Grecs elle était *la chose commune* à tous les mortels □ renvoie pour nous, à une perte d'amour originaire qui se reproduit sans fin dans l'échec et traduit simultanément un témoignage, une reconnaissance et un amour profond pour cette « chose » que nous ne connaissons pas. La « chose » désigne non seulement le poème comme étant la chose que nous avons à faire, qui a affaire avec notre propre existence, mais qu'il faut dégager de la plainte personnelle, du contenu privé et de la subjectivité, pour en faire une célébration, un chant lyrique.

Les poésies de Martine Broda ne furent pas écrites seulement dans la fulguration de l'instant, mais « sur le motif » au sens où Cézanne a pu dire qu'il peignait « sur le motif » *Sur le motif* est sans doute l'un de ses plus beaux poèmes : « poème, le premier depuis longtemps, griffonné dans le train, à la hâte ». Or, c'est peut-être là □ mais il faudrait citer aussi *Concert, Saint-Martin-de-Ré, Place de la République* et la *Suite Tholos* □ qu'apparaît le trait le plus caractéristique de son écriture, à savoir l'oralité. En effet, c'est dans la langue de l'écrit que Martine Broda atteint au « pur lyrisme ». Ce que l'on

nomme lyrisme aujourd'hui n'est plus le ton, l'éloquence ou l'emphase qui furent définitivement compromis par le nazisme, mais la prosodie, le mouvement et le rythme de la langue dans l'écriture, comme si l'oralité s'était déplacée de l'extérieur à l'intérieur du poème. L'oralité dans la langue de l'écrit correspond très exactement à ce que Paul Celan nommait *Seelenrealismus*, « réalisme de l'âme », pour formuler l'acte de création. De la même manière que Cézanne laissait les couleurs agir entre elles par « petites sensations colorantes », dans la poésie de Martine Broda, les mots se mélangent comme des couleurs pour produire des accents poétiques de la plus vive intensité, fraîcheur accordée soudain à la lumière montante et surparaissant de l'été.

Gilles Jallet